Enquête

Archives de la revue Enquête

1 | 1995

Les terrains de l'enquête

L'espace mental de l'enquête (I)

La transformation de l'information sur le monde dans les sciences sociales

The mental space of the inquiry (I). The transformation of information on the world in the social sciences

Jean-Claude Passeron

Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/enquete/259>

DOI : 10.4000/enquete.259

ISSN : 1953-809X

Éditeur :

Cercom, Éditions Parenthèses

Édition imprimée

Date de publication : 1 octobre 1995

Pagination : 13-42

Référence électronique

Jean-Claude Passeron, « L'espace mental de l'enquête (I) », *Enquête* [En ligne], 1 | 1995, mis en ligne le 10 juillet 2013, consulté le 10 décembre 2020. URL : <http://journals.openedition.org/enquete/259> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/enquete.259>

Ce document a été généré automatiquement le 10 décembre 2020.

L'espace mental de l'enquête (I)

La transformation de l'information sur le monde dans les sciences sociales

The mental space of the inquiry (I). The transformation of information on the world in the social sciences

Jean-Claude Passeron

- 1 « L'espace logique » propre aux assertions des sciences sociales, dont j'ai proposé quelques éléments de description dans les *Propositions* et *Définitions*¹ d'un ouvrage récent, a pu sembler une expression énigmatique ou inutilement métaphorique. Caractérisant l'espace de l'argumentation sociologique comme un « espace non poppérien », je m'autorisais évidemment du sens que donnait Wittgenstein à la notion d'un « espace » des assertions, entendu comme l'univers fini des définitions et opérations définissant les contraintes syntaxiques et sémantiques de tout langage capable de ne jamais dire plus ou autre chose que ce qu'il asserte sur le monde : si, comme le pose le *Tractatus* en son *incipit*, « le monde est tout ce qui advient » (*Prop. 1*), l'hiatus ontologique entre un « état de choses » et le langage qui le décrit oblige à préciser immédiatement que « le monde est l'ensemble des faits, non des choses » (*Prop. 1.1*), ou, si on énonce la même définition en caractérisant tout langage décrivant un état du monde, que « les faits dans l'espace logique constituent le monde » (*Prop. 1.3*)².

Espace formel et espace assertorique

- 2 Décrire l'espace logique d'un discours consiste donc à décrire la syntaxe et la sémantique spécifiques de ses *assertions*, c'est-à-dire des propositions susceptibles d'une distinction opératoire entre le « vrai » et le « faux ». Mais l'espace logique du raisonnement pratiqué par les sciences sociales est un espace assertorique sémantiquement plus riche et argumentativement moins homogène que l'espace logique du formalisme logique, des mathématiques ou même que celui du raisonnement expérimental³. C'est seulement dans le cas d'un système opératoire totalement formalisé que l'espace assertorique des propositions se réduit à son espace logique, étant alors tout entier défini par les axiomes

et définitions du « système formel ». C'est pourquoi, pour caractériser la forme spécifique que prend dans l'espace logique des sciences sociales la « vérité » d'une assertion empirique, je préfère parler de « véridicité » ; et de « véridiction » pour nommer le contrôle des concepts, du raisonnement et des rapports aux « référents » qui y est mis en œuvre. Il vaut donc la peine de décrire plus concrètement un tel espace assertorique – plus « matériellement⁴ » si l'on préfère – que l'espace des raisonnements possibles dans un « système formel ».

- 3 Pour décrire « matériellement » les opérations cognitives propres au sociologue, à l'historien, à l'anthropologue, etc., il n'est pas d'autre chemin que de caractériser dans leurs interdépendances les opérations argumentatives qu'il utilise dans ses démarches d'observation, directe ou indirecte comme les raisonnements qu'il construit sur elles lorsqu'il met par écrit, en les argumentant, ses interprétations de l'observable, ses descriptions de « faits » et ses administrations de preuve. Du « raisonnement sociologique », que l'on considère ici en ses applications à toutes les disciplines historiques, la logique formelle ne nous apprend que très peu : à savoir qu'il est contraint, comme tout discours conséquent, par une règle globale de fixité des termes et des opérations ainsi que par des règles d'inférence, d'implication ou de probabilité dans ses enchaînements de propositions. La description épistémologique commence quand on exemplifie les opérations qui font sa véridicité propre, c'est-à-dire la force et les degrés des preuves raisonnées d'un tel discours ; autrement dit, quand on entreprend de caractériser l'*espace mental* où se meut un chercheur dont le travail d'observation, de description, d'interprétation, de comparaison et d'exemplification utilise, comme espace d'argumentation, tout l'espace logique, mais seulement l'espace logique qui définit opératoirement le sens empirique de ses assertions.

L'espace argumentatif d'une science

- 4 Affirmer qu'une démarche de description du monde est scientifique c'est dire que son monde de « faits » peut être objet d'un discours assertorique réglé. Un discours assertorique est réglé lorsque ses propositions comme les enchaînements de propositions qu'expriment ses énoncés obéissent à des règles constantes qui peuvent être formulées sans contradiction ni ambiguïté dans un métadiscours décrivant ses opérations, autrement dit dans une description épistémologique. Cette contrainte de la constance du sens assertorique s'impose tout au long d'un raisonnement scientifique puisque ses démonstrations formelles comme ses argumentations naturelles fondent nécessairement leurs preuves sur la conjonction ou la comparaison de plusieurs assertions. À l'échelle du discours, l'espace assertorique d'une science ne peut s'analyser que comme un *espace argumentatif*. L'espace assertorique d'une science se présente donc toujours comme un univers de sens, organisé par les concepts d'un langage en un « univers du discours », contenant tous les signes qui lui sont nécessaires – et rien que les signes qui lui sont nécessaires – pour définir de manière stable le sens de ses assertions sur son monde de faits construits. En quelque science que ce soit, la vérité ou la fausseté d'une assertion suppose donc pour être prononcée, éprouvée, tranchée, théorisée, protocolarisée, exemplifiée, réfutée, conjecturée, probabilisée ou pronostiquée, la référence à un espace logique des assertions qui est défini par les critères contraignant le sens de toute assertion relevant de cet univers. L'espace logique d'un discours assertorique est un univers de sens dont l'inventaire opératoire borne, sémantiquement et syntaxiquement,

ses formulations *possibles et acceptables* en explicitant le champ de sa cohérence. Et c'est cet espace de l'argumentation que bouleversent ou modifient subtilement – ainsi va toute science – révolutions ou retouches théoriques. En toute théorie scientifique, l'espace argumentatif des raisonnements possibles est ainsi défini par un « style de pensée⁵ » qu'elle partage avec d'autres théories. C'est dire qu'un espace assertorique est défini par l'ensemble des termes, des opérations et des expressions linguistiques rattachant sans rupture sémantique à un système conceptuel, fût-il momentané, toute assertion possible sur un monde de « faits » – que ces faits soient formels ou empiriques.

L'enquête sociologique comme transformation réglée de l'information historique

- 5 Dans le cas d'une « science empirique », les assertions qui affirment ou nient un état du monde – qui énoncent que « tel est le cas, ou non⁶ » – supposent que le système des « preuves » et des « constats » soit fondé sur un accord intersubjectif (et donc linguistique) entre chercheurs capable de stabiliser la formulation des « protocoles » de l'observation empirique dans le même langage que celui de leur rattachement aux concepts d'une théorie explicative ou interprétative. La description épistémologique prend la forme d'une description des *argumentations* naturelles lorsque les faits construits par une science dans un espace logique sont des faits « empiriques » et non plus seulement des faits « formels » sur lesquels peuvent porter des « démonstrations » au sens strict. Seule, en effet, une langue naturelle peut jouer le rôle d'une métalangue pour décrire un *état des rapports* entre le langage et le monde. À la différence des « faits » eux-mêmes (représentables par des « signes »), ou à la différence des « propositions » (elles aussi représentables par des « signes » lorsqu'on les traite comme des « faits »), *la structure qui est commune aux faits et aux propositions* ne peut elle-même être énoncée dans un langage formel mais seulement « montrée » (*aufgewiesen*) comme le dit elliptiquement Wittgenstein⁷ : la sémantique des rapports entre une langue naturelle et une langue artificielle ne peut être que naturelle. Derrière une langue artificielle c'est toujours la sémantique d'une langue naturelle qui parle des rapports entre les deux langues et, *a fortiori*, de chacune d'entr'elles aux « référents » empiriques.
- 6 Dans une science empirique, l'espace assertorique des propositions n'est donc pas épuisé par la description de son espace logique comme espace formel. Et peut-être même est-ce déjà le cas de l'espace de la démonstration mathématique lorsqu'on le décrit, avec Lakatos, comme celui de la « découverte » des interactions entre « l'analyse de la preuve » et la reformulation de la « conjecture⁸ » ? Mais il est sûr, en tout cas, que la description épistémologique se fait plus sinieuse encore, qu'elle doit se faire plus énumérative, lorsque « l'état de choses » que les propositions rencontrent comme « référent » spécifique se trouve être le cours du monde historique, puisque énoncés assertoriques et états du monde sont liés ici par des « protocoles » plus complexes et plus étroitement liés aux descriptions en langue naturelle que ceux d'une expérimentation dont les cadres théoriques sont stabilisés dans un paradigme, formalisé ou non. Dans une science sociale, les protocoles d'observation sont solidaires de descriptions, d'interprétations et d'argumentations plus longues et plus hétérogènes que dans une science capable de construire des modèles épurés de tout déictique⁹.
- 7 Que cette relation entre *espace logique* et *espace assertorique* soit évidente en toute méthodologie « bien formée » d'une science n'empêche pas certaines sciences comme les

sciences sociales d'avoir fort varié quand il s'agit de définir leur espace argumentatif. Le raisonnement sociologique, dont elles usent le plus continûment et le plus naturellement, est réduit à un seul de ses moments ou retaillé sur le patron d'autres modèles : mal ou incomplètement décrit, le plus souvent majoré en ses potentialités inductives ou déductives par des descriptions de complaisance ou émancipé au contraire de toute contrainte en ses vagabondages interprétatifs, en tout cas pratiqué hasardeusement par l'argumentation sociologique comme un espace mal cartographié dont les discontinuités encouragent l'importation d'opérations et de signes venus d'autres univers du discours, l'*espace assertorique des sciences sociales* est du même coup parcouru par nous tous, chercheurs, à tâtons. Nous n'utilisons pas toujours en toutes ses virtualités probatoires l'espace assertorique défini par la somme des opérations qui y sont possibles ; nous ne nous restreignons pas aux seules qui n'en sont pas exclues. C'est assurément manque de rigueur dans les deux cas : mais quelle science empirique en est exempte ? Chacun vaque au plus urgent qui est de contribuer à l'accroissement des savoirs empirico-rationnels en usant de tous les embrayeurs théoriques qui s'offrent à lui en ordre dispersé, dès qu'ils ouvrent au travail empirique une possibilité nouvelle de réfutation, d'objection, d'analogie, d'exemplification, de classification ou de typologie, sans trop s'interroger sur la consistance de l'édifice théorique qui se construit ainsi ou sur le labyrinthe sémantique où il engage son lecteur, renvoyant à plus tard l'examen formel de ses conséquences et inconséquences assertoriques¹⁰. Plus lourde d'inconséquences – c'est notre seul propos – est la rigueur d'apparat que tant de plaidoyers méthodologiques prêtent au discours sociologique en le créditant d'emblée d'une scientificité analogue à celle de n'importe laquelle des autres sciences : cette scientificité d'emprunt revient toujours à confondre l'espace logique des sciences formelles, mathématiques ou logico-mathématiques et, plus fréquemment, celui des sciences pleinement expérimentales ou de la démarche purement statistique avec l'espace argumentatif dans lequel raisonnent *réellement* les sciences historiques – que nous n'appelons ici « sociologiques » que pour nommer leur appartenance à un univers commun de la description et de l'argumentation. Trop habile ou trop ingénu, ce manque de cohérence assertorique dans la description épistémologique engendre alors un contresens perpétuel, qui suit chaque énoncé sociologique comme son ombre. La confusion entre des sens assertoriques relevant d'univers du discours totalement disjoints ou incompatibles est même plus qu'un contresens ; elle devient non-sens argumentatif, paresse d'approximateur ou bluff de camelot dans les textes qui l'utilisent tactiquement, en usant du fondu-enchaîné entre raisonnements d'un ordre différent comme d'un brouillard sémantique qui noie rapidement toute entente et toute discussion sur « ce qui est le cas » et ce qui ne l'est pas. Le non-sens assertorique peut faire de très jolis sens parallèles (exclamatifs, optatifs, métaphysiques ou suggestifs), susciter des épistémologies de cérémonie ou de mimétisme, de belles audiences, de vastes affiliations. Dire « scientifique » une démarche c'est évidemment s'interdire ces moissons hors-champ. L'« enquête » au sens où nous en parlons ici désigne l'ensemble des démarches accessibles à une argumentation de recherche qui, pour transformer ses informations en connaissances, borne ses raisonnements à l'espace assertorique où se fonde sa capacité spécifique de véridiction et d'objection, en s'astreignant à en parcourir le maximum de chemins, au profit de la généralité et de la validité de ses propositions.

Décrire les opérations d'une enquête : l'exemple du recours aux nombres

- 8 Dans l'espace assertorique de la sociologie, que nous prenons ici en son sens large englobant celui de toutes les sciences sociales, la transformation réglée de l'information – condition *sine qua non* de tout accroissement réel de la connaissance, c'est-à-dire de toute composition des énoncés de base permettant d'aller au-delà des pures et simples ethnographie, sociographie ou historiographie – prend une forme qui ne peut jamais décalquer ou transposer intégralement et continûment les opérations par lesquelles la démonstration mathématique ou le test expérimental enrichissent sémantiquement la portée de leurs définitions initiales ou de leurs énoncés d'observation. Pour montrer quelques traits spécifiques du cheminement par lequel se construit dans les sciences sociales l'enrichissement conceptuel des énoncés informatifs, il faut assurément quitter l'univers du formalisme auquel peut se borner la description de l'espace logique des assertions dans un « système formel ». Lorsque la généralité des assertions se fonde sur une *enquête* qui met en œuvre une méthodologie statistique sans pour autant perdre tout contact avec le monde historique, il faut, pour rendre compte de cette *généralité*, décrire les opérations argumentatives par lesquelles le chercheur de terrain raisonne, dénombre et calcule en chacune de nos disciplines. « Terrain » s'entend ici de toutes données susceptibles d'imposer à l'observation des contraintes méthodologiques et argumentatives spécifiques : document, archive, vestige, écoute, questionnaire, observation d'actions localisées et datées, etc. définissent différemment le terrain. Il faut donc spécifier davantage le processus d'enquête qu'on soumet à description : la diversité disciplinaire de nos chantiers de recherche ne permet pas, en effet, de caractériser l'espace mental des sciences sociales comme un espace argumentatif qui fournirait un terrain d'application monotone à toutes leurs méthodologies. Nous prenons ici l'exemple de l'*enquête quantitative*, telle qu'elle se pratique classiquement par un *questionnaire* appliqué à un échantillon (de sujets, de propriétés ou de documents) et portant sur des occurrences observables. Le schéma qui suit, et dont nous ne pourrions ici commenter tous les circuits productifs d'énoncés et de preuves, vise à cartographier sommairement la géographie de l'espace mental parcouru par un tel enquêteur. Entendons bien qu'il s'agit de décrire l'espace argumentatif d'une enquête quantitative telle qu'elle se pratique communément mais le plus souvent dans la pénombre, non la logique formelle de ses techniques de traitement ; encore moins s'agit-il de dessiner un portrait d'enquête idéale ou à venir. Le plan des cheminements possibles ne vise qu'à dissiper le clair-obscur sémantique propice aux glissements subreptices du discours sociologique, afin d'explicitier les cheminements réels qui augmentent la connaissance empirique en améliorant les assertions du sociologue, non à rêver sur des terres inconnues : cf. schéma 1.

Schéma 1

- 9 L'enquête ne se compose pas de « phases » ou de « moments » successifs mais d'actes dont, même si on les a ici numérotés dans un ordre linéaire (I, II, III, IV, V), le *sens référentiel* renvoie nécessairement à tous ceux qui précèdent comme à tous ceux qui suivent.
- 10 Autrement dit, l'espace de l'enquête est un univers de significations solidaires, présent dans toutes les assertions du sociologue qui tirent leur pertinence empirique d'y être insérées. Le « vecteur épistémologique » par lequel Bachelard résumait le mouvement de la connaissance scientifique et qui va toujours « du rationnel au réel » (de la théorie à l'observation) opère en chacun des actes d'une enquête, parce qu'aucun ne peut se soustraire à l'exigence sémantique d'une interprétation qui est construite par et dans un raisonnement naturel, même lorsque ce raisonnement passe par des moments de raisonnement quantitatif. Une enquête est la mise en actes empiriques d'un raisonnement d'ensemble et, en chacun de ses actes de traitement de l'information ou de formulation des énoncés, le chercheur reste dans ce raisonnement. Cette définition est tout aussi valable dans le cas des enquêtes qui s'astreignent le plus continûment ou le plus méticuleusement aux raisonnements faisant intervenir des nombres et des fréquences que dans le cas des opérations discursives qui fondent une comparaison ou une narration historiques.
- 11 Écrivant et concluant les analyses qu'il a tirées de son enquête ou s'interrogeant sur ses choix méthodologiques, le chercheur n'est jamais *après* l'enquête ou *avant* l'enquête ; ni enfermé dans l'autosatisfaction de sa *seule* enquête comme dans un blockhaus, sourd à toute autre information pertinente, exempté de la mémoire des parcours et des acquis d'autres enquêtes. Il ne pense en enquêteur, c'est-à-dire en sociologue empirique, que s'il pense ses généralités les plus théoriques ou ses choix les plus techniques dans un *espace mental* habité par les raisonnements et les théories des autres enquêtes, c'est-à-dire dans un espace argumentatif où sont virtuellement présentes toutes les connaissances théoriques et techniques susceptibles, à n'importe quel moment de son raisonnement,

d'enrichir la portée de ses assertions, de les rectifier ou d'y objecter, par quoi se précise sans cesse, en se faisant plus cohérente, la définition de son espace assertorique. C'est dans cet espace de raisonnement et conformément aux opérations qu'il appelle ou accepte que se transforme et s'améliore la véridicité d'un discours sociologique.

- 12 Sur le schéma 1, l'information se fait connaissance non pas en allant de gauche à droite, d'un pas de somnambule, mais dans les va-et-vient perpétuels de rectification, d'explicitation ou de refondation des assertions. Celles-ci sont liées en tant de manières que toutes les flèches qui désigneraient une explicitation sémantique ou une opération argumentative possible n'ont pu trouver place sur le schéma. Force sera ici d'en commenter quelques chemins les uns après les autres puisque le fil syntagmatique de l'écriture ou de la parole oblige à un « avant » et un « après ». Les flèches courbes d'*anticipation* et de *rétrospection* visualisent les chemins, virtuellement praticables et la plupart du temps exigibles, de tout raisonnement d'enquêteur. Les autres flèches du schéma rattachent toutes les opérations d'une enquête à « l'univers du discours sociologique » dont les concepts sont toujours susceptibles de transformer le cheminement de l'argumentation comparative comme les choix les plus techniques du traitement des faits. La représentation graphique adoptée dans notre schéma repose sur la distinction entre le déroulement inévitablement temporel des *opérations* d'une recherche et l'implication sémantique de ses *actes* de transformation de l'information. La langue « tabulaire » qui permet de juxtaposer, en les codant selon les deux dimensions du plan, des termes, des valeurs numériques ou, comme c'est le cas ici, des actes et des opérations se trouve être, en effet, en son principe intemporel et synoptique d'énonciation¹¹, la plus adéquate au sens théorique et empirique de ce qu'assertent les énoncés d'une enquête sociologique. Mais le chercheur comme son discours sont inscrits dans le temps (du travail) ou dans celui de l'écriture (de la phrase). Énumérons donc.

Acte I : la construction des faits dans la description

- 13 Au début, puisqu'on décrit le mouvement d'une connaissance *empirique*, il y a bien prélèvement d'informations sur le cours du monde historique et avec ce prélèvement commence le raisonnement sociologique. Mais il ne commence pas une fois le prélèvement terminé ou bouclé. Toute information est langage : le plus simple enregistrement d'un « trait » de la réalité, en termes de « présence/absence », suppose, pour pouvoir trancher de l'exactitude d'une information, que l'on *nomme* de quoi il y a présence ou absence¹² ; le constat le plus simple rattache par son énoncé un ou des concepts à un « univers du discours ». Tout « trait distinctif » est inséparable de la phrase qui l'énonce, que ce soit en langue naturelle ou dans une langue artificielle. Même une langue artificielle suppose non seulement une syntaxe mais une sémantique¹³.
- 14 Dès l'esquisse de son plan de recueil raisonné des « données », le raisonnement sociologique fait déjà intervenir des termes, des nomenclatures, des mesures, des décisions d'enregistrement ou de rejet, bref des arguments dont la pertinence suppose l'anticipation des questions théoriques qui fondent le sens descriptif de l'enquête ébauchée : « collecte », « récollection », « recueil » ou « prélèvement » d'informations et autres nominations renvoyant à la cueillette sont des expressions épistémologiquement trompeuses. En choisissant et catégorisant des « données » pour les construire comme « faits », c'est la stratégie des raisonnements à conduire dans toutes les phases futures de l'enquête qui est déjà à l'œuvre dans l'organisation du « prélèvement ». Même dans la

cueillette de champignons, le préleveur qui ne veut pas s'empoisonner ou avoir cueilli pour tout jeter doit savoir ce qu'il va *faire*¹⁴ de sa récolte pour donner un sens à son parcours du terrain, à ses gestes de collecte comme à ses abstentions. Les poubelles de Centres de recherche (ou les annexes de comptes rendus) ne contiennent que trop de *listings* informatiques inutilisés ou inutilisables ; leurs armoires, de cassettes d'entretiens ou de vidéo qui ne se liront et ne s'analyseront jamais elles-mêmes. Le rêve d'un Grand Programme de rassemblement de données à faire porter en toute urgence sur un problème social d'actualité – idée « mobilisatrice » chère aux technocrates de la recherche et toujours destinée aux chercheurs à venir – programme que son ambition même soustrairait à l'exigence mesquine d'un plan préalable de dépouillement ou d'analyse et suffirait à définir, toutes références à d'autres descriptions historiques oubliées, comme un projet autosuffisant d'enquête, est le contraire même de l'esprit d'enquête.

Description et sélection : tout est « donné », aucun « fait » ne l'est

- 15 Un prélèvement, si minutieux qu'il se veuille ou si dépourvu d'idées préconçues qu'il se croit, n'est jamais ni *exhaustif* ni *aléatoire*. Ces deux impossibilités, qui caractérisent le travail de toute science empirique, prennent une forme particulière dans l'enquête sociologique. Elles soumettent à une première contrainte méthodologique le travail des sciences sociales qui, en tant que sciences historiques, ne peuvent organiser leurs protocoles d'observation à la manière de ceux qui découlent de la reproduction expérimentale des co-occurrences au sein d'un « contexte », sans doute infini lui aussi mais dont on peut soustraire, pour les énumérer ou les articuler, les variables dans un « modèle » sémantiquement autosuffisant.
- 16 Aucune description, même d'une parcelle infime de réalité, n'est *exhaustive* : Weber, après Rickert qui lui a transmis ce principe kantien, en faisait le point de départ de toute épistémologie et, dans le cas de la sociologie, en tirait, on le sait, une théorie du « rapport aux valeurs ». Pour cet auteur, ce n'est évidemment pas le choix d'un système de valeurs – choix subjectif exclu par la « neutralité axiologique » (*Wertfreiheit*) laquelle s'impose au chercheur en toute tâche explicative ou interprétative, et cela tout autant en sociologie que dans une science physique –, mais l'utilisation, *sémantiquement inévitable* dans les sciences sociales, d'un langage de description dont le sens des termes suppose un « rapport à des valeurs » (*Wertbeziehung*) qui seul permet de poser une question dotée de sens sociologique (« intéressante » pour l'histoire de la culture, dit Weber) dans l'ensemble innombrable de celles qui, posées au monde historique, sont susceptibles de recevoir une réponse empirique (par oui, non, probabilité ou conjecture)¹⁵.
- 17 On peut, plus simplement encore, toucher du doigt la nécessité où l'on est de « choisir », dès qu'il s'agit de « décrire » un état du monde, en remarquant qu'il faut au moins choisir et définir opératoirement les « critères » découpant les catégories de l'*inventaire* que constitue toute description destinée à être analysée aux fins de produire une connaissance. Cette contrainte du choix d'un langage organisateur de la description s'impose à tout inventaire, dès lors que les cases n'en sont pas prédéterminées par un paradigme ou un « programme » inscrits dans un modèle expérimental. La contrainte est la même que l'inventaire soit dressé en langue naturelle ou qu'on le simplifie dès le départ dans une langue artificielle, qu'il recoure à la phrase ou à l'image figurative. Plus encore que la description en langue naturelle, l'image encourage évidemment, en ses

usages aujourd'hui les plus automatisés, l'illusion qu'un « enregistrement » audiovisuel pourrait procurer un *décalque du monde* capable d'économiser tout raisonnement et toute mémoire du passé de la discipline à un chercheur-cinéaste dépourvu de scénario qui alimenterait sans mot dire un réservoir de « données » : le film ou la vidéo ne permettent pas davantage que le récit historique, le questionnaire ou la grille ethnographique d'éluder les choix de description exigés par une interprétation du matériel recueilli visant à expliquer quelque chose.

- 18 Dans le cas des descriptions sur lesquelles s'appuient l'action ou la communication quotidiennes, ces choix de perception, de nomination et d'articulation des données sont guidés et déjà scellés dans le langage par les fonctions coutumières de la description et les pratiques instituées ou banalisées de l'explication¹⁶. L'usage commun des mots d'une langue naturelle constitue la théorie de cette pratique quotidienne, théorie invisible et consensuelle pour les pratiquants de la langue de tous les jours ; théorie dont les contradictions logiques ou théoriques peuvent rester inaperçues, n'étant pourchassées par aucun des interlocuteurs puisque cette tolérance à la discontinuité sémantique fait partie des conditions du bon usage d'une langue comme instrument efficace de communication rapide. En revanche, la pratique d'une description scientifique du monde – qu'il s'agisse de ses « faits » historiques ou physiques – repose sur des théories issues d'un long processus historique de reconstruction des concepts, théories explicites du même coup plus disputées au sein d'une même culture ou d'une même époque, puisque l'activité de recherche instaure, entre instances et acteurs scientifiques, une concurrence pour l'appropriation et l'exploitation sociale des explications cohérentes et des accords de langage techniquement efficaces. Il y a pourtant, nous disent les historiens des sciences, des situations qui ont donné lieu à *paradigmatisation* de la science ou d'une branche des sciences, et même à *paradigmatisation durable*¹⁷. On est alors dans l'état d'une « science normale », au sens de Kuhn, dont le fonctionnement cumulatif s'inscrit un temps dans un paradigme dominant ou exclusif capable d'engendrer la formulation de ses énoncés généraux dans une langue théorique momentanément stabilisée de description, qui peut ainsi prendre, en toutes ses opérations ou presque, la forme sémantiquement épurée d'une *langue artificielle* de calcul soustrayant le chercheur au risque de l'erreur de démonstration comme aux errances infinies de la description du monde.
- 19 Mais les sciences sociales n'ont jamais été dans ce cas¹⁸ et leur projet scientifique n'a jamais pu fructifier empiriquement que dans la pluralité des langages théoriques de description du monde historique. Il faut sans doute en tirer toutes les conséquences en ce qui concerne leur espace argumentatif : à savoir qu'elles sont, *dans la méthode*, des sciences de l'enquête, et non de l'expérimentation ; *dans leurs assertions générales*, des sciences de la présomption, toujours améliorables, mais non de la nécessité ou de l'universalité ; et, *dans le pronostic*, des sciences de l'expertise, et non de la prévision. À défaut d'un paradigme central qui préexisterait aux enquêtes et commanderait leur stratégie d'observation, comme dans les sciences expérimentales, toute enquête qui parvient à doter ses résultats empiriques d'une intelligibilité théorique est, dans les sciences sociales, construction laborieuse d'un paradigme local d'autant mieux descriptif et d'autant plus explicatif qu'il rencontre sans trop de distorsions sémantiques davantage de descriptions et d'interprétations formulées dans d'autres paradigmes locaux.

Représentativité et généralité des énoncés

- 20 Un prélèvement dépourvu de principes de sélection n'est jamais *aléatoire* non plus : on serait sinon dispensé d'avance de tous les tracassés imposés par la recherche d'une « représentativité » des énoncés d'enquête par rapport aux énoncés dotés d'une plus grande généralité assertorique. Il suffirait de partir à la cueillette des « petits faits vrais », de les additionner comme des « données » rassemblées dans un panier et de procéder ensuite, une fois le panier posé sur la table, par *tri* – pour classer – puis par *induction* – pour généraliser. Or on sait, dès qu'on ne se paie plus de cette petite naïveté positiviste, qu'il ne suffit pas de procéder « au hasard » dans une campagne de récollecion des données pour avoir opéré, au sens statistique du terme, un « échantillonnage aléatoire », tant que l'on ne connaît pas, afin de pouvoir y échantillonner au sens strict, la population de référence (population de propriétés ou population d'individus) susceptible d'être mise en liste « sans omission ni répétition¹⁹ ». Mais la question de la représentativité des informations prélevées dans le monde et mises en phrases par l'observateur est toujours plus difficile dans les sciences historiques que dans les sciences portant sur des phénomènes réitérables, puisque la possibilité de reproduire à volonté des constats expérimentaux – des « événements » entendus au sens de Popper comme des « classes d'occurrences qui ne diffèrent qu'en égard à leurs positions spatio-temporelles²⁰ » – définit par là-même une forme *nomologique* de la généralité des assertions : la forme universelle de la « loi », la généralité formelle d'une équation mathématique ou d'une « structure » transhistorique résolvant, par le principe sémantique inscrit dans ces modes de l'assertion, la question de la représentativité et de la signification des énoncés qui portent sur une série ou une corrélation d'occurrences, parce qu'elles définissent *ipso facto* la logique et la formulation des tests empiriques susceptibles de les « réfuter ».
- 21 La représentativité statistique fournit évidemment aux sciences historiques un instrument technique privilégié pour valider et définir les « limites de confiance » de leurs assertions générales, en leur ouvrant le champ de l'assertion probabilitaire et du calcul des degrés de probabilité. Mais une assertion sociologique ne parle pas seulement, en ses affirmations historiques, des phénomènes qui font la base empirique de l'enquête statistique fondant son droit à énoncer en langage quantitatif des corrélations observées sur un *corpus* limité de mesures ou inféré statistiquement à partir de l'échantillon²¹ : l'intelligibilité construite par un raisonnement sociologique fait d'autant mieux « comprendre » une série de phénomènes « parents » qu'elle fait parler, en son argumentation, plus de comparaisons, y compris des comparaisons historiques qui ne peuvent, par définition, fonctionner « toutes choses étant égales par ailleurs ». La représentativité statistique constitue bien un impératif technique des *moments quantitatifs* du raisonnement sociologique : le raisonnement statistique précise les degrés de confiance des assertions dont le sens peut être autonomisé dans les strictes limites de la représentativité des fréquences ; il interdit au moins la généralisation sauvage, la polémique journalistique qui jongle avec des constats désassortis de tout ordre de grandeur. Mais l'argumentation qui fonde la généralité des rapprochements interprétatifs entre des configurations sociales, décrites statistiquement ou non, s'appuie sur des arguments plus nombreux et plus divers que ceux qui peuvent être tirés d'une statistique entièrement homogène en ses conditions de dénombrement ou d'inférence. Toute intelligibilité sociologique, portant sur des généralités ou des régularités est *typologique*, parce qu'elle implique des raisonnements naturels contrôlant par la

comparaison historique la « parenté » sémantique des « contextes » où les « faits » sont observés et, dans le meilleur des cas, mesurés en leurs covariations indicatives.

Quantitatif et qualitatif

- 22 On ne se résoudra pas ici à partager les démarches descriptives qui interviennent dans une enquête en démarche « quantitative » et démarche « qualitative », chacune ayant ses limitations infranchissables, ses méthodes et ses rigueurs étanches. Cette bipartition chère aux manuels est sans doute celle qui rend le plus mal compte de la manière dont un raisonnement sociologique argumente ses assertions tout au long d'un travail d'enquête. C'est là une dichotomie machinale qui ne jouit d'une telle vogue que parce qu'elle autorise la prolongation indéfinie d'une guerre rituelle entre les deux camps symétriques d'une même résignation méthodologique, « l'analyse qualitative » acceptant de s'avouer approximative ou peu probante au nom de sa richesse descriptive et interprétative alléguée ; « l'analyse quantitative » assumant orgueilleusement l'appauvrissement de ses informations historiques au nom de la rigueur et de la monosémie énonciatives qu'autorisent le nombre et le calcul. À y regarder de près, les analyses sociologiques qui croient pouvoir installer en toute sécurité leur raisonnement dans un seul de ces deux camps retranchés, ignorent tout simplement le rôle qu'ils font jouer *subrepticement* aux opérateurs venus de l'autre camp. L'analyse dite « qualitative » recèle toujours en ses soubassements des raisonnements quantitatifs incertains ou ignorants de leurs comptages : les « quantificateurs vagues » – « le plus souvent », « presque toujours », « presque jamais », etc. – rôdent dans ce que le commentaire fait dire en sourdine à des entretiens ou des observations pour lesquels on ne revendique en principe aucune représentativité statistique ; on répète modestement qu'on ne parle que de « cas » singuliers, mais on les compte toujours un peu, on enregistre leur convergence ou leur divergence, pour faire preuve ou généralité, dès que cette caractérisation, implicitement quantitative, va dans le sens de l'argumentation. Inversement, l'analyse dite « quantitative », même la mieux astreinte aux règles et aux bornages de l'opération statistique, dissimule, par ce que l'enchaînement de ses énoncés semble avoir de mécanique, le fait que l'information recueillie et traitée pose exactement les mêmes problèmes à l'interprétation historique que ceux que lui posent un inventaire ethnographique ou un récit historique exempts de tout chiffrage : à savoir le problème du langage théorique qui a été choisi pour définir la pertinence des « traits distinctifs » utilisés dans le dénombrement et la mesure des phénomènes sociaux retenus ; et, plus encore, le problème du contrôle de la constance ou de la fiabilité des « informateurs » (indigènes loquaces ou répondants résignés à un questionnaire). Toute assertion sur le sens historique d'une description ou d'une explication est à la fois qualitative et quantitative. *Le Qualitatif allégué ignore son quantitatif frileux et le Quantitatif ostenté son qualitatif implicite.* En toute enquête, quelle que soit sa dominante, le raisonnement sociologique qui a pour fonction d'en construire les informations pour en faire une argumentation scientifique est un instrument d'explicitation des opérations quantitatives et qualitatives, les unes comme les autres inhérentes à la validité des assertions finales et, du même coup, au sens des relations argumentatives entre ces aspects du discours qui sont indissociables en toute démarche explicative dans une science sociale.

Le « cas » et l'échantillon

- 23 La question de la représentativité des faits analysés n'est pas seulement inscrite au cœur de l'emploi des méthodes explicitement quantitatives. Toute observation historique, même la plus localisée ou la plus narrative, toute analyse clinique, ethnographique ou biographique de « cas » doit trouver et frayer son cheminement argumentatif vers la généralité des assertions : les moments quantitatifs de ce cheminement, sans doute les plus confortables, ne sont jamais qu'une petite partie du trajet²². Il est aussi vain de croire éluder par l'éloge complaisant du sens illustratif d'un bel exemple toute question sur sa représentativité ou sur sa force probatoire que d'objecter interminablement aux exemples historiques leur non-représentativité ou leur exigüité statistiques. L'historien Giovanni Levi avait évidemment raison lorsqu'il décrivait, dans un séminaire²³, l'impression d'*irréalisme* méthodologique que lui procurait l'objection d'un ami, statisticien et économètre, déniait toute représentativité aux « cinq cas très riches » de comptabilités familiales que des circonstances très particulières de l'archive vénitienne livraient à l'historien en tous leurs détails budgétaires, tous pertinents pour la question qu'il posait, et dont il se servait pour formuler et affiner les normes et la forme des stratégies familiales de dépense ou d'investissement selon le sexe et le rang de naissance des enfants. La généralité transposable d'une telle description comme ses prolongements heuristiques ne sont pas fondés ici sur un échantillonnage, impossible à réaliser en l'occurrence, puisque ces comptabilités écrites n'avaient été tenues et préservées que par l'exception d'une législation vénitienne concernant les pupilles dont la République assurait le tutorat. Mais il reste que, pour ces quelques « cas », c'est la précision des lignes de dépense – plus minutieuse que celle des comptabilités sur lesquelles les recensements « agrégés » de la comptabilité économique actuelle bâtissent leurs modèles de décision des ménages – qui fournit à l'enquête sociologique son information la plus pertinente pour décrire les règles et les régularités culturelles, les représentations datées et localisées de la transmission du patrimoine aux aînés et aux cadets, aux garçons et aux filles : ce sont ces « faits » construits par une question générale qui sont au cœur théorique de la recherche. Quelques cas peuvent suffire à créer le cadre théorique de nouvelles observations qui n'auraient pu être conceptualisées et ne pourraient être menées ou prolongées sans la découverte de ces « cas » privilégiés. La pure et simple possibilité de *concevoir* des « faits » nouveaux obligeant à constituer d'autres *corpus* est l'exemple même de l'acte théorique qui, dans une enquête empirique, transforme l'information en connaissance. L'enrichissement de l'information de base peut découler d'une analyse de « données » encore dépourvues de tout statut de représentativité statistique. Dans son raisonnement d'enquêteur, le chercheur reste maître de déterminer le moment où il insérera le plus utilement, dans son argumentation naturelle, le recours aux opérations quantitatives. L'exigence de l'échantillonnage représentatif n'est pas un *oukase* du traitement quantitatif des données ; elle ne peut en tout cas s'interposer entre l'observation d'une réalité empirique et son interprétation comme un barrage ou un préalable.
- 24 Il en va de même pour la découverte dans une archive, par un historien anglais, du cas de quelques lavandières de Manchester qui, au siècle dernier, parvenaient à ruser, petitement mais en virtuoses, avec l'extrême dénuement pécuniaire propre à cet artisanat féminin, populaire et urbain, en engageant au mont-de-piété les chemises de leurs clients aristocratiques, avant de les retirer à temps pour continuer indéfiniment ce

procédé de « cavalerie ». La signification générale du « cas » ne tient évidemment pas à sa fréquence, non chiffrable au sein du groupe social considéré, ni même au volume économique de ce « carottage ». Sa vertu théorique et méthodologique est de désigner un chemin nouveau pour rejoindre, au travers d'autres archives ou récits, une question plus générale qui se pose à tout sociologue ou économiste lorsqu'il veut comprendre la vie et la survie quotidiennes des classes laborieuses les plus pauvres dans les villes du premier capitalisme européen. À une question, insoluble lorsqu'on la pose à partir d'un modèle macro-économique de redistribution – comment expliquer que tous les pauvres gens des nouvelles mégapoles industrielles ne soient pas morts de faim comme ils auraient dû le faire si on fait le calcul des ressources monétaires qui revenaient sur le marché urbain aux petits métiers artisanaux ou commerçants ? –, quelques exemples du type des lavandières de Manchester qui ont inventé cette utilisation quasi bancaire du dépôt momentané de valeurs ouvrent, non une réponse encore inchoative à ce stade du raisonnement ou du calcul, mais un terrain d'enquête quadrillé par une question transposable, celle du recensement de tous les expédients de la survie économique dans un milieu urbain où, bien avant l'apparition des premiers mécanismes étatiques de protection sociale, le bouleversement des liens sociaux entre classes sociales et le dépérissement des « filets de protection rapprochée » de type traditionnel ou rural²⁴ avait commencé à tarir, en même temps que les charités religieuses, les moyens non monétaires de la survie quotidienne. Ainsi armée de questions plus générales, l'enquête rencontre alors sur son chemin de reconstruction des données, des concepts descriptifs qui lui permettent d'organiser ses observations ou de les quantifier à partir de catégories dotées d'un sens comparatif, par exemple la notion de « débrouillardise » déjà utilisée par les sociologues des cultures populaires²⁵ ou celle de « braconnage » culturel²⁶ qui apparaît du même coup comme un petit avatar symbolique du « savoir-faire-avec », dès qu'on considère celui-ci comme le savoir-faire primordial des groupes dominés. La généralité sociologique de la réponse à une question économique ne peut se construire ici qu'au prix de la diversité et de l'hétérogénéité des exemples qui révèlent leur pertinence à mesure que l'enquête transforme, en s'étendant comparativement, les « données » brutes en « faits » sémantiquement « parents ». Dans cette extension sinueuse de la généralité et dans cet enrichissement de la signification des assertions descriptives ou explicatives, on voit que l'inférence statistique constitue une voie certes impeccablement carrossable, mais aussi que la plupart des raisonnements comparatifs ne peuvent l'emprunter que momentanément car elle ne conduit pas à tous les lieux qu'il est « intéressant » d'atteindre, fût-ce par des cheminements argumentativement plus laborieux ou cahoteux.

Mais qu'est-ce qu'un « corpus » ?

- 25 Le hasard statistique d'un échantillonnage aléatoire comme le non-hasard (d'un échantillon raisonné) qui président à un prélèvement d'objets ou d'informations doivent toujours être construits – et d'autant plus minutieusement que l'on n'est pas guidé dans une science historique par l'énumération des « conditions initiales²⁷ » d'un protocole expérimental, telles que les impose un « modèle » qui ne fait intervenir que des variables pures et des paramètres immobilisés dans le langage universel d'un paradigme.
- 26 Les sciences historiques rencontrent avec la notion de « corpus d'observation » leur problème méthodologique le plus spécifique. La constitution, la représentativité ou l'utilité heuristique d'un *corpus* déterminé engagent le sens de toutes les opérations qu'il

rendra possibles : il faut donc les *anticiper*. La validité des opérations et des argumentations dont le sens assertorique est indexé sur cette « base empirique » restera toujours dépendante des règles et des catégories de sa constitution. D'où la présence dans tous les raisonnements subséquents d'une *rétrospection* critique qui peut conduire à la révision du *corpus*, à la constitution de nouveaux *corpus* ou, en tout cas, à la reprise des interprétations et des analyses qu'autorise le *corpus* de départ. Le schéma 1 vise à montrer que les marches arrière du raisonnement sociologique, seul à même d'explicitier comparativement le sens d'une description historique, peuvent être aussi nombreuses que les anticipations qui guident la conduite théorique de l'observation. En sa visée scientifique l'enquête ne permet guère les marches accélérées du chercheur pressé d'en finir avec le compte rendu ou la commande : que nul n'entre dans l'enquête s'il n'a accepté d'avance d'être prêt à reprendre à nouveaux frais son parcours argumentatif en tout point où un raisonnement comparatif intégrant de nouvelles informations est capable de transformer ses assertions en les améliorant.

- 27 N'appelons pas *corpus* n'importe quel ensemble d'informations, comme dans ces préfaces en forme de faire-valoir qui ne se rencontrent pas seulement chez les débutants émoustillés par la jolie figure latine de cette appellation savante : combien semblent compter sur la vertu magique d'un simple baptême lexicologique pour transmuier en prétendu *corpus* un lot quelconque d'entretiens, de mesures, de documents ou d'observations rassemblées par simple contiguïté d'espace ou de moment, d'humeur ou de ressemblance intuitive, ou, plus simplement encore, par le cheminement hasardeux, mais pas toujours ingénu, du collecteur d'information ! C'est la construction raisonnée (explicitée en ses hypothèses théoriques) d'un *corpus* de « faits » qui institue la première différence argumentative entre l'enquête sociologique et le micro-trottoir aujourd'hui banalisé et démultiplié à l'infini par l'entretien-flash des médias en quête de « données » saisies sur le vif, de direct ou de scoop : le hasard apparent d'une déambulation, toujours préconstruit par les frayages sociaux quand il ne l'est pas par les petites ruses du journaliste, prépare ses voies privilégiées de diffusion, à la « rumeur », à l'*artefact*, à « l'intox », bref à la manipulation, triviale ou savante, de l'information. Ce n'est pas seulement parce que leur échantillonnage est mauvais ou inexistant que de telles « enquêtes » ne prouvent rien, c'est-à-dire tout ce qu'on voudra ; c'est parce qu'aucun raisonnement comparatif réglé ne relie l'information, même ponctuellement exacte, aux attendus argumentés d'une quelconque généralité. L'enquête c'est tout ce qui sépare la *manipulation* d'informations discontinues du *traitement* méthodique d'un *corpus* d'informations contextualisées.
- 28 Très souvent on ne voit guère ajoutée à cette « onction » première de l'information par un nom-tintinnabulum que sa « confirmation » comme *corpus* scientifique par la décision ostentatoire de le traiter *ensuite* selon une méthode statistique ou une méthode codifiée d'analyse de contenu. À la question si fréquente de jeunes chercheurs qui, après des mois ou des années d'un travail (méritoire) de recollection des données – entretiens, ethnographies, biographies, documents – s'en viennent demander à un manuel de méthodologie ou à un directeur de thèse ce qu'ils vont bien pouvoir faire de leur *corpus* pour en extraire rigoureusement la vérité descriptive ou explicative qu'il contient virtuellement (ils en sont sûrs tant il leur en a coûté), on ne peut plus guère répondre, si on est honnête, que « rien du tout » ou « pas grand-chose », sauf un montage de citations éparpillées autour d'un objet possible, sur lequel aucune assertion ne s'imposera plus qu'une autre. Ce sont les choix de construction du *corpus*, les hypothèses au nom

desquelles on a consenti le labeur de sa constitution qui définissent en amont de l'enquête l'exigence qu'il soit traité en aval par telle méthode plutôt que par telle autre.

- 29 Les méthodes automatisées de traitement d'un *corpus* ne s'appliquent automatiquement qu'à un matériel qu'on a préparé à leurs automatismes. L'« analyse factorielle des correspondances » n'a pas peu contribué à encourager, par son prestige opaque d'automate mathématique, les recueils de données aveugles et disparates. Par rapport à des traitements statistiques plus artisanaux comme ceux des « tableaux croisés », qui autorisaient les allers-retours interprétatifs entre tableaux mais qui engendraient une discontinuité des commentaires au coup par coup dont la longueur énumérative dissimulait trop facilement les contradictions, l'« analyse des correspondances » constitue assurément un instrument parfaitement efficace pour extraire, hiérarchiser et livrer au coup d'œil synoptique l'ensemble des corrélations (prises deux à deux) entre toutes les valeurs des variables susceptibles de décrire abstraitement les traits différentiels que l'on a codés sur un *corpus*. La sécurité méthodologique d'un tel instrument de traitement systématique de l'information – ou aussi bien celle de l'analyse de « similitude », de « l'analyse hiérarchique », etc. – comme la fécondité heuristique de tels instruments du traitement systématique des faits sont évidentes lorsque le recueil et la catégorisation des données ont été guidés par une anticipation des exigences argumentatives découlant des questions théoriques que l'on veut poser au monde historique. *Quelle que soit la méthode quantitative dont elle s'aide, l'enquête ne mesure pas pour mesurer, mais pour raisonner sur les mesures.* Quand on a accepté comme *corpus* un matériel informe ou prédécoupé selon des critères descriptifs étrangers aux objectifs de l'enquête (et tant qu'on ne l'a pas reconstruit, avant traitement, pour les besoins d'un raisonnement comparatif ayant déjà rôdé son langage de description sur des questions analogues), c'est batifoler dans le faire-semblant méthodologique que de s'astreindre ensuite à y appliquer avec un sérieux de peseur de milligrammes la panoplie ostentatoire d'une méthodologie formellement irréprochable. Bachelard raillait déjà ces laborantins qui calculent au millième de millimètre alors que leurs instruments d'observation ne vont pas au-delà du centimètre. N'est effectivement *traité* comme un *corpus* que ce qui est *construit* méthodiquement comme tel, c'est-à-dire par anticipation et supputation critique de ses usages descriptifs, analytiques ou probatoires.
- 30 Les historiens, et plus encore les archéologues, le savent bien, qui doivent se demander sans cesse quel est le rapport de représentativité des « vestiges » qui forment leurs données par rapport à l'état disparu du monde historique qui en constitue « l'ensemble parent », ensemble soustrait à l'observation et qui est pourtant le monde visé par la description et supposé dans l'interprétation ou l'explication. Dans le cas du passé lointain, l'exténuation des données perceptibles encourage l'illusion de la représentativité statistique, ou à tout le moins une esquive commode des problèmes de représentativité. On connaît des historiens fûtés qui ont choisi comme terrain d'étude le haut Moyen Âge parce qu'ils le savent un terrain étroit où tous les spécialistes sont condamnés à relire un même petit lot de textes rescapés qui n'a guère chance de s'étendre davantage : la sécurité interprétative qui semble découler d'une exhaustivité de circonstance et qui tiendrait à la possibilité de ne rien omettre du matériau interprétable n'est pourtant qu'apparente. L'accroissement des connaissances, qui se manifeste aussi en ces domaines, ne doit rien aux vertus de l'ascèse ou du dénuement documentaires. Si des relectures toujours plus exigeantes quadrillent de plus en plus finement l'explication des phénomènes de telles périodes, c'est que la densification des parcours de l'interprétation

ou de la réinterprétation s'appuie en ce cas sur l'incorporation à la recherche d'informations d'une autre nature : des découvertes archéologiques par exemple. Plus généralement ce sont les incitations comparatives, venues d'autres *corpus*, d'autres aires, d'autres périodes, d'autres contextes, qui renouvellent sans cesse le questionnement du matériau le plus exigü ou le mieux connu. Aucune enquête ne peut se définir par sa spécialisation sur un matériau qui se réduirait à un *corpus* délimité une fois pour toutes : l'esprit d'enquête est à la fois dévoreur et découvreur de nouveaux *corpus* parce qu'il est, par son principe même, *appétit de comparaisons*. Comme l'« intendance », selon l'adage de stratégie militaire, les corpus « suivent » toujours ; ils ne peuvent précéder ou fonder la curiosité scientifique. « J'ai sous la main (ou dans mon grenier) un beau corpus », entend-on dire trop souvent : mauvais début d'enquête pour les lendemains de récolte. C'est lorsque l'exiguïté d'un *corpus* ou son exhaustivité régionale créent l'illusion rassurante de l'échantillon que la connaissance s'arrête, puisqu'elle tourne en rond.

Raisonnement sociologique et raisonnement historique

- 31 En toute période un peu ancienne, les « vestiges » risquent toujours, puisqu'ils sont rares, d'être traités, lorsqu'on les rassemble exhaustivement, comme un échantillon. De même, des « données » contemporaines venues d'un univers sociographique difficile d'accès, mal recensé ou peu loquace encouragent l'illusion que l'on pourrait épuiser la description intégrale d'un petit univers monographique. Le volume réduit d'un *corpus* tend en effet à faire oublier que la survivance des données ou leur loquacité a presque toujours déformé la structure des indices dont ils sont les survivants ou les porte-parole. Même le temps historique qui semble éliminer anonymement, et donc aléatoirement, dans le mouvement apparemment brownien des usures mécaniques, des oublis, des catastrophes ou des destructions guerrières, ne détruit jamais « au hasard » au sens statistique du terme ; il « biaise » sans cesse, sous plusieurs rapports – que nous ne connaissons pas avant d'enquêter sur les processus de destruction ou de refoulement qui y sont à l'œuvre – ce qu'il préserve comme vestige ou comme indice.
- 32 Malgré sa belle apparence, le *corpus* exhaustif des inscriptions antiques de pierres tombales, par exemple, ne livre pas au chercheur qui s'y enfermerait tous les caractères de langue, de rite ou de croyance qui sont propres à cette époque et dont l'inscription funéraire fournirait en son état actuel un indice suffisant. Ce *corpus* peut bien être la somme de toutes les pierres tombales aujourd'hui observables, il n'est pas sûr qu'il soit « représentatif » de « l'ensemble parent » constitué par toutes les inscriptions funéraires qu'a gravées, peintes ou badigeonnées l'Antiquité, sans parler de celles qu'elle a confiées aux tessons muets de cimetières populaires. L'ensemble des écritures ritualisées de la mort contenait par exemple, dans une proportion impossible à estimer, des inscriptions sur bois qui inévitablement n'ont pas survécu. En ce cas le biais est simple et facilement formulable, puisqu'il procède du seul effet de lois naturelles. Mais son effet sur la limitation de notre connaissance et l'erreur que nous risquons en ne l'intégrant pas à nos descriptions et comparaisons n'est pas sans conséquence sur la validité de nos assertions, puisque, en anéantissant le bois et préservant la pierre, la détérioration physique pourrait avoir « biaisé » sociologiquement notre lot de témoignages sur la variabilité des formes antiques de la commémoration des défunts. Pour une recherche sur les masses populaires ou serviles de l'Antiquité, sur leurs représentations religieuses ou leurs moyens de mémoire, un raisonnement qui vise à argumenter empiriquement et à

délimiter la portée de ses énoncés doit en ce cas tenir compte du fait que ce sont précisément les croyances ou les formes de la pensée des pauvres gens, de ceux qui ne pouvaient se payer la pierre, qui ont disparu.

- 33 Mon exemple est sans doute un peu simplet puisqu'il formule, sur la signification générale d'un *corpus* issu des soins érudits de tant de générations d'archéologues, un doute méthodologique facile à lever ou à contourner par le recours à toutes sortes d'autres observations et rapprochements entre faits historiques ou documents. Mais, tel quel, il permet d'apercevoir comment fonctionne un raisonnement historique lorsqu'il veut *améliorer* la situation d'observation où il fonde la généralité de ses affirmations descriptives. On invoquera d'autres indices, plus ou moins directs ou parlants, des mœurs et des croyances populaires : on rassemblera des graffitis et des ex-voto, on interrogera l'archéologie de la céramique et de ses usages dans les sépultures, les témoignages écrits de la curiosité des contemporains savants pour la religion ou la superstition populaires, les confréries funéraires formées de petites gens et souvent d'esclaves (*collegia, coetus*) que nous connaissons par quelques inscriptions d'édifices et par les règlements impériaux qui les régissaient, etc. Pour préciser les interprétations on critiquera la fiabilité ou les intentions des témoignages écrits, on comparera les documents que l'on possède déjà avec ceux que les hypothèses amènent à exhumer, on sollicitera avec toute la minutie d'un raisonnement de roman policier le sens des vestiges muets. Au total, l'enquête, devenue un parcours de la diversité unifié par la cohérence de son questionnement, pourra diminuer par degrés le risque de laisser le sens général d'un *corpus* trop imposant s'imposer sans contrôle à des phénomènes qui n'en relèveraient pas. On pourra aussi emprunter des cheminements comparatifs plus ambitieux. La distance entre la religion des groupes dominants et celles des masses paysannes ou urbaines assujetties ayant beaucoup varié selon les cultures, les peuples et les périodes, on argumentera sur de plus vastes *corpus* pour caractériser différenciellement ce qu'a pu être cette distance dans l'Antiquité méditerranéenne ou, plus précisément, en tel de ses siècles : n'est-il pas plus normal, par exemple, d'étendre la généralité des représentations et des rituels mortuaires qui s'expriment dans un *corpus* officiel aux représentations populaires dans le cas de l'Antiquité tardive ou du Moyen Âge que dans le cas de sociétés modernes où les religiosités des élites et du peuple se sont davantage différenciées à partir du XVI^e siècle ? Ne peut-on conjecturer différemment sur l'étendue et la forme de cette distance sociale dans le cas du rapport aux défunts et dans le cas du rapport aux divinités ? L'amélioration d'une conjecture, d'une interprétation, de la portée d'une assertion descriptive ou explicative est toujours possible tant que l'enquête peut étendre son dispositif d'observation et de comparaison.
- 34 De tels cheminements argumentatifs sont un exemple du rôle que joue le raisonnement sociologique en toute assertion historique et cela dès la phase de rassemblement et de construction d'un *corpus*²⁸. Le raisonnement sociologique repose sur un style de conceptualisation des données qui consiste à monter comparativement, dans une argumentation de plus en plus serrée faisant intervenir de plus en plus de traits d'un « contexte » singulier, davantage de « faits » décrits typologiquement dans des contextes différents. Le raisonnement sociologique révèle par l'usage qu'il fait de ses *corpus* pour en nourrir ses généralités que sa fonction argumentative centrale se confond avec celle du raisonnement historique : celle de faire preuve avec les données observables, même lorsque celles-ci sont rebelles à l'échantillonnage, dès lors qu'une argumentation peut les rendre pertinentes afin d'affirmer, nier ou conjecturer. Ce qui est commun au

raisonnement sociologique et au raisonnement historique c'est précisément de fonder, par une argumentation naturelle de forme complexe, un équivalent probatoire des généralisations qu'assure, dans des cas plus simples, la représentativité statistique. Les données observables, les plus pertinentes pour les hypothèses d'une science sociale, obligent presque toujours le raisonnement scientifique à relier des informations parcellaires ou des *corpus* flottants à un « ensemble parent » inaccessible ou tributaire de trop de traits contextuels. Amélioration empirique des descriptions, approfondissement du sens des actions, intensification de l'intelligibilité des actes par leur contextualisation dans une configuration ou un déroulement d'événements : le programme du *raisonnement conjectural* des historiens livre en clair la contrainte qui s'impose aussi au sociologue dont les échantillons, même de meilleure figure statistique que ceux de l'historien, restent toujours solidaires d'un contexte non entièrement épuisable par une liste de variables, à la différence de ce que laisse entendre, par son mutisme interprétatif, l'abstraction provisoire inhérente aux opérations statistiques.

- 35 Formulant à partir de leur expérience des enquêtes les mieux liées à des données de terrain la manière dont se construit en sociologie une théorie empirique, Barney Glaser et Anselm Strauss ont montré, dans *The Discovery of Grounded Theory*, pourquoi la méthode comparative avait la même portée et la même force probatoires que les méthodes expérimentale et statistique – auxquelles pourtant ils se gardaient de la réduire par synonymie, comme le faisait si volontiers Durkheim en son optimisme méthodologique de fondation : « L'analyse comparative est une méthode de portée générale, au même titre que les méthodes expérimentale et statistique : toutes utilisent la logique de la comparaison. En outre, comme les deux autres méthodes, l'analyse comparative peut être utilisée pour des objets sociaux de n'importe quelle taille²⁹. »
- 36 L'opération comparative n'est pas réservée aux « gros » objets historiques supposés ne pouvoir être manipulés qu'en bloc par le raisonnement : « Des sociologues et anthropologues ont l'habitude d'utiliser le terme d'analyse comparative uniquement en référence à des comparaisons qui portent sur des objets sociaux de grande dimension, en particulier les organisations, les nations, les institutions et de vastes régions du monde. [...] Notre discussion de l'analyse comparative comme méthode stratégique pour produire de la théorie lui confère sa généralité la plus complète en étendant sa validité à des objets sociaux de n'importe quelle taille [...]. Notre expérience récente a fait la démonstration de l'utilité de cette méthode pour l'étude des petits objets sociaux organisés, comme des pavillons dans les hôpitaux ou des classes dans une école³⁰. »
- 37 Coextensive à toutes les argumentations d'une enquête, la comparaison habite de bout en bout son espace mental, elle opère en chacun des rapprochements et contrastes idéaltypiques qui organisent un langage historique, intervenant, dès la construction des faits, dans la description du plus menu des « états de choses ». Les « petits » objets ne vont pas plus de soi que les « gros » : ils ne se catégorisent et ne se conceptualisent que par comparaisons ; si on ne construit pas le langage de ces comparaisons en le référant à l'univers des langages théoriques de la sociologie, les découpages implicites de la langue commune imposeront les leurs qui ne mènent pas plus loin que là où on était déjà.

Acte II : le code, le questionnaire et le questionnement

[La suite de l'article (Actes II, III, IV et V) sera publiée dans le numéro deux d'*Enquête*.]

NOTES

1. J.-C. Passeron, *Le raisonnement sociologique : l'espace non poppérien du raisonnement naturel*, Paris, Nathan, 1991, p. 356-403.

2. L. Wittgenstein, *Tractatus logico-philosophicus* (éd. all. et trad. angl. par C. K. Ogden, révisée par l'auteur ; préface de Bertrand Russell), Londres, Routledge & Kegan, 1922, p. 30.

3. J.-C. Passeron, *op. cit.*, p. 397-398.

4. Je reprends ici la distinction entre le « mode d'expression matériel » (ou réaliste) et le « mode d'expression formel », puisque cet article est destiné à commenter ce qui distingue la description d'un « espace mental » de celle d'un « espace logique ». J'emploie un langage « matériel » si je dis, par exemple, « énoncé d'observation d'une régularité » pour désigner, en recourant aux seuls signes d'une langue naturelle, une assertion qui porte sur toutes les occurrences ne différant que par les régions spatio-temporelles où elles se laissent observer. Je m'exprime au contraire dans une langue « formalisée » si, voulant définir les rapports des énoncés aux occurrences dans le langage de la théorie des ensembles, je dis que « la classe P_k des énoncés singuliers équivalents à p_k est un élément de l'événement (P), où $P_k, P_l \dots$ sont des éléments d'une classe d'occurrences ne différant qu'en égard aux termes individuels qu'elles comportent ». Je m'exprime dans le premier cas d'une manière syntaxiquement moins rigoureuse que dans le second, où je m'astreins à ne syntaxiser que des entités et des énoncés dont le sens est épuisé par leurs définitions au sein d'un système formel ; mais je communique sémantiquement davantage d'informations sur les « référents » auxquels je pense, puisque mon expression reste solidaire de l'ensemble des expressions en langue naturelle avec les exemples qu'elles réfèrent.

5. Au sens où le programme de description épistémologique des « styles de pensée scientifique » proposé par Crombie l'a systématisé : A. C. Crombie, *Styles of Scientific Thinking in the European Tradition: The History of Argument and Explanation Especially in the Mathematical and Biomedical Sciences and Arts*, 3 vol., Londres, Duckworth & Co, 1994. L'ouvrage, longtemps annoncé et diffusé en versions provisoires dans des colloques, n'est paru que récemment sous la forme d'une Somme qui est aussi une bibliographie des études de toutes origines sur ce sujet. La grille de Crombie a donc été souvent discutée à partir de publications partielles ou de communications spécialisées. Cf. aussi A. C. Crombie, « Philosophical Perspectives and Shifting Interpretation of Galileo », in J. Hintikka et al. eds., *Theory Change, Ancient Axiomatics and Galileo's Methodology*, Dordrecht, Reidel, 1981, p. 271-286. I. Hacking développe ce concept comme outil de la description historique des sciences, lui préférant l'expression de « styles de raisonnement » (*styles of reasoning*) : cf. en particulier « « Style » for Historians and Philosophers », *Studies of History and Philosophy of Science*, vol. 23, 1992, p. 1-20. Cf. aussi A. C. Crombie, « Designed in the Mind : Western Visions of Science, Nature and Humankind », *History of Science*, 24, 1988 : « We may distinguish in the classical scientific movement six styles of scientific thinking, or methods of scientific inquiry and démonstration. Three styles or methods were developed in the investigation of individual regularities and three in the investigation of the regularities of populations ordered in space and time » (p. 10).

6. Nous usons avec cette expression du langage simplifié de description dont se sert la Logique des propositions lorsqu'elle doit faire intervenir la « référence » au monde pour trancher de la vérité ou de la fausseté d'une assertion descriptive. Les « protocoles » d'observation des sciences empiriques ne peuvent guère être définis que comme des mises en rapports, *linguistiquement aussi réglées que possible*, du sens « intensionnel » et du sens « extensionnel » de toute assertion (selon la distinction issue de Frege qui permet de dénouer le « paradoxe d'Electre », le même que celui

de « l'Étoile du matin ») : G. Frege, « Ueber Sinn und Bedeutung », in P. Geach & M. Black (trs. and eds.), *Translations from the Philosophical Writings of Gottlob Frege*, Oxford, Blackwell, p. 56-78. Sur cet éclaircissement des différents sens d'une assertion sur le monde, cf. par exemple J. Allwood, L.-G. Andersson, O. Dahl, *Logic in Linguistics*, Cambridge, Cambridge University Press, 1977, p. 20-22 et 125-132.

7. L. Wittgenstein, *op. cit.*, p. 41. Prop. 2. 161 : *In Bild und Abgebildetem muss etwas identisch sein...* ; 2.17 : *Was das bild mit der Wirklichkeit gemein haben muss, um sie auf seine Art und Weise – richtig oder falsch – abbilden zu können, ist seine Form der Abbildung* ; 2. 172 : *Seine Form der Abbildung aber, kann das Bild nicht abbilden ; es weist sie auf.*

8. I. Lakatos, *Preuves et réfutations : essai sur la logique de la découverte mathématique* [1976], Paris, Hermann, 1984.

9. On trouvera ailleurs un début de description sémantique de l'originalité typologique des concepts sociologiques caractérisés comme « semi-noms propres ». Lorsqu'on fait entrer des concepts sociologiques dans des modèles explicatifs, leur sens descriptif reste indexé sur des « contextes » qui, implicites ou explicites, supposent toujours la référence à des coordonnées spatio-temporelles : tout modèle ayant un sens historique est ainsi un « modèle à déictiques ». Cf. J.-C. Passeron, « De la pluralité théorique en sociologie : théorie de la connaissance sociologique et théories sociologiques », *Revue européenne des Sciences sociales*, 99, 1994, p. 71-129. Cf. aussi, ci-dessous, note 28, pour un exemple de « modèle à déictiques », celui de Keith Hopkins.

10. Il faut admettre que la logique, la méthodologie et l'épistémologie ne viennent qu'après la recherche empirique, étant d'abord des instruments d'explicitation et, si on suit Leibniz, des instruments pour « perfectionner l'art d'inventer » : sauf à se faire réflexivité phénoménologique ou investigation autonomisée des formalismes et des nombres, elles ne peuvent travailler utilement qu'un champ déjà labouré par la recherche. Leur utilité pour la pratique scientifique se mesure alors au surcroît de pratique qu'elles exigent de la recherche, en imposant à la fois une réorganisation théorique de l'observation empirique et en augmentant la sévérité des exigences empiriques qui s'imposent à la théorie. Mais il faut d'abord qu'un chercheur ait pensé ou trouvé un nouvel arrangement entre un langage théorique et une protocolarisation de l'observation pour qu'il vaille la peine d'en retravailler les formes, les instruments ou la phénoménologie. Recherche sur la recherche, l'épistémologie a besoin de blé à moulin.

11. J. Bertin, *Sémiologie graphique : les diagrammes, les réseaux, les cartes*, Paris, Mouton & Gauthier-Villars, 1967.

12. On n'échappe pas à cette exigence d'avoir à choisir et à justifier en fonction du problème posé les traits de l'*inventaire* qui font la pertinence empirique de tout raisonnement explicatif dans une théorie de science sociale, en recourant à la sommation, même la plus exhaustive, des meilleures descriptions existantes dont on pourrait espérer retenir ainsi un lexique de base commun, par une *induction* indifférente au choix de ses concepts descriptifs de départ. Cette tentative, souvent renouvelée dans les manuels, est à la base d'une recension des traits distinctifs comme celle par laquelle Murdock entendait proposer une classification neutre et exhaustive de toutes les descriptions de variantes culturelles ayant donné lieu à ethnographie (G. P. Murdock, *Social Structure*, New York, 1949). Un tel « index » a sans doute permis de classer utilement, au moins pendant un temps, la diversité des descriptions ethnologiques, facilitant ainsi la recherche d'informations dans un fichier universel des aires et des institutions : il anticipait la logique compilatoire des « banques de données informatisées » ; mais il ne constitue évidemment pas une théorie unifiée de la variation culturelle, puisqu'il additionne comme allant de soi tous les lexiques de la description supposés s'inscrire dans un même « univers du discours ».

13. Comme ont dû assez vite en convenir Carnap et Tarski, pourtant partis d'un idéal strictement syntaxique de la langue du formalisme logique. On le voit dans l'itinéraire de Rudolph Carnap, de *Logische Syntax der Sprache* (1^{re} éd., Vienne, 1934 ; éd. angl., Londres, 1937) à *Introduction to Semantics* (Harvard University Press, 1942) et *Meaning and Necessity* (Chicago University Press,

1947). Sur l'histoire et le contenu de cette sémantique formelle, cf. J.-B. Grize, « Logique : logique des classes et des propositions, logique des prédicats, logiques modales », in J. Piaget, ed., *Logique et connaissance scientifique*, Paris, Gallimard (Encyclopédie de la Pléiade), p. 135-288. Pour l'extension de ce mouvement vers la pragmatique, cf. dans le même ouvrage collectif, L. Apostel, « Syntaxe, sémantique et pragmatique », p. 290-310.

14. C'est là le fondement de l'analyse sémiologique proposée par Luis Prieto de la « pertinence » d'un découpage conceptuel, qui ne peut jamais se définir que par référence à une « pratique », matérielle ou symbolique : L. Prieto, *Pertinence et pratique : essai de sémiologie*, Paris, Éd. de Minuit, 1975.

15. M. Weber, « L'objectivité de la connaissance dans les sciences et la politique sociales » [1904], in *Essais sur la théorie de la science*, Paris, Plon, 1965, p. 152-171.

16. L. Prieto, *op. cit.*, p. 151-161.

17. T. Kuhn, *La structure des révolutions scientifiques* [1970], Paris, Flammarion, 1976.

18. Nous ne revenons pas sur ce constat qu'il faut évidemment étayer par une analyse historique des mécanismes sociaux qui font sans cesse renaître l'illusion qu'un « grand » paradigme sociologique vient enfin d'être trouvé : marxisme, fonctionnalisme, structuralisme, individualisme méthodologique, théorie de l'*habitus*, etc. ; et que celui-ci va désormais fonctionner pour l'armée des chercheurs comme le fait un « programme de recherches » dans les sciences expérimentales. J'ai voulu attirer l'attention sur la proximité sociologique entre les conditions intellectuelles où s'opèrent ces impositions localement réussies d'un langage ou d'un idiome théorique des sciences sociales et les conditions où s'imposent et perdurent les « visions du monde » de forme philosophique, idéologique ou religieuse : cf. J.-C. Passeron, *Le raisonnement sociologique, op. cit.*, p. 362-363.

19. J. Desabie, *Théorie et pratique des sondages*, Paris, Dunod, 1966, p. 3-5 et 44-75.

20. K. Popper, *La logique de la découverte scientifique* [1959-1968], Paris, Payot, 1978. Cf. surtout « Occurrences et événements », § 23, p. 86-89.

21. Ce point a été présenté analytiquement dans « Ce que dit un tableau et ce qu'on en dit », in J.-C. Passeron, *Le raisonnement sociologique, op. cit.*, p. 111-133.

22. Howard Becker qui a construit son œuvre sociologique sur le traitement de « cas » est revenu récemment sur la méthodologie complexe qu'implique cette démarche : C. C. Ragin & H. S. Becker, eds., *What is a Case ? Exploring the Foundations of Social Inquiry*, Cambridge, Cambridge University Press, 1992.

23. G. Levi, « L'histoire sociale de la consommation », Séminaire de l'EHESS, Marseille, 1994.

24. R. Castel, *Les métamorphoses de la question sociale : une chronique du salariat*, Paris, Fayard, 1995.

25. R. Hoggart, *La culture du pauvre : étude sur le style de vie des classes populaires en Angleterre* [1957], Paris, Éd. de Minuit, 1970.

26. M. de Certeau, « Pratiques quotidiennes », in G. Poujol & R. Labourie, eds, *Les cultures populaires*, Toulouse, Privat, 1979. Cf. plus particulièrement, à propos de la pratique populaire de la lecture comme « braconnage » symbolique, le passage (p. 23-29) cité in G. Grignon & J.-C. Passeron, *Le savant et le populaire : misérabilisme et populisme en sociologie et en littérature*, Paris, Gallimard/Le Seuil (« Hautes Études »), 1989, p. 185-187.

27. Au sens de K. Popper, *La logique de la découverte scientifique, op. cit.*, sur les « conditions initiales », p. 58-62 et 100-103.

28. La texture du raisonnement historique, qui doit ses choix d'argumentation à la prise en compte des dates et des lieux, se voit encore mieux lorsqu'il fonde son explication sur les généralités d'un « modèle » économique : un modèle construit par un historien de l'économie antique (par exemple K. Hopkins, « Taxes and Trade in the Roman Empire », *Journal of Roman Studies*, 70, 1980, p. 101-125) doit multiplier les descriptions géographiques et historiques pour rejoindre l'observation statistique. Un tel modèle, construit par un historien, fournit un exemple explicite de ce que j'appelle ici un « modèle à déictiques ». Il doit en effet sa précision explicative

au fait de particulariser ses propositions théoriques sur l'impôt et les effets de son utilisation par la description d'un contexte historique : l'espace géographique et politique de l'Empire romain, de - 200 à + 400, avec ses trois zones différant factuellement par l'importation ou l'exportation de l'impôt, par le commerce lié au stationnement des légions frontalières, etc. C'est seulement dans ce cadre historique bien particularisé que le modèle peut donner un sens aux méthodes du constat empirique et de la corrélation (statistiques des naufrages, composition, dates et emplacements des trésors...) qui deviennent ainsi des informations pertinentes pour examiner et discuter les hypothèses du modèle.

29. B. G. Glaser & A. L. Strauss, *The Discovery of Grounded Theory : Stratégies for Qualitative Research*, Hawthorne, Aldine de Gruyter, 1967, ch. II (p. 21), trad. fr. par J.-L. Fabiani dans le présent numéro d'Enquête.

30. *Ibid.*

RÉSUMÉS

L'objet de l'article est de décrire les démarches argumentatives qui, dans une enquête sociologique, donnent, implicitement ou explicitement, leur sens historique aux opérations statistiques d'une méthodologie quantitative. Analysant le recueil des informations de base puis les transformations que celles-ci subissent tout au long d'une recherche, l'article décrit comment le raisonnement sociologique construit les preuves et les interprétations qui caractérisent toutes les sciences sociales considérées comme des sciences historiques. Cette description vise donc à exemplifier ce que l'auteur entendait par « espace logique » des assertions sociologiques lorsqu'il se référait, dans un ouvrage récent, à cette expression (*logische Raum*) utilisée par Wittgenstein dans son *Tractatus logico-philosophicus*. Dans le cas d'une logique formelle, en effet, « l'espace assertorique » des propositions se réduit à son « espace logique » puisqu'il peut être entièrement défini dans une *langue artificielle* par les axiomes et définitions du « système formel ». Mais dans le cas d'une science empirique, surtout s'il s'agit d'une science historique, les protocoles d'observation et les opérations de traitement des faits ne peuvent être dissociés d'argumentations en *langue naturelle* se référant à des contextes toujours singuliers. L'article énumère les phases d'une enquête quantitative classique – recueil des données, codage, traitement, analyse et synthèse des résultats – pour montrer que, par-delà la succession de ces opérations dans le temps de l'enquête, les actes de la recherche qui donnent un sens à ces opérations techniques dépendent sémantiquement les uns des autres dans l'espace argumentatif des preuves.

The object of the article is to describe the argumentative steps in a sociological inquiry, which, implicitly or explicitly, give their historical sense to the statistical operations of a quantitative survey. Analyzing the compilation of basic information and then the transformations which it undergoes throughout an inquiry, the article examines how sociological reasoning constructs the proofs and interpretations which characterise all social sciences considered as historical sciences. This description therefore aims to exemplify that which the author means by “logical space” of sociological statements when he referred, in a recent work, to this expression (*logische Raum*), used by Wittgenstein in his *Tractatus logico-philosophicus*. Indeed, in the case of a formal Logic, the “space of statements” of an argumentation is reduced to its “logical space” since it can be entirely defined in an artificial language by the axioms and definitions of the “formal system”.

But in the case of an empirical science, above all if it concerns a historical science, the protocols of observation and the operations of treatment of facts cannot be dissociated from argumentations in natural language always referring to singular contexts. The article enumerates the phases of a classic quantitative survey – gathering data, coding, treatment, analysis and synthesis of results – to show that beyond the succession of these operations during the survey, the acts of inquiry which give a meaning to these technical operations depend semantically on each other in the argumentative space of proofs.